

Prédication du dimanche 11 mai 2014 - Journée d'offrande
Centre paroissial de Chêne-Bourg
Pasteur Emmanuel Fuchs

Luc 12,13-21 / Matthieu 6,19-21

Cette parabole, vous en conviendrez frères et sœurs, a le mérite de la clarté. Pas besoin d'heures d'explications pour en comprendre le sens premier. Elle fait en effet apparaître avec grande clarté toute la vanité de l'attitude de cet homme qui croit qu'il peut assurer sa vie en accumulant des biens. Vanité des vanités !!

L'évangéliste Luc qui est le seul à rapporter cette parabole, nous entraîne avec elle à réfléchir à notre relation profonde à l'argent, aux richesses, aux biens de ce monde. C'est une question qui tracasse Luc et sa communauté. On la retrouve bien plus présente chez Luc que dans n'importe quel autre évangile.

La question qu'il nous pose : qu'est-ce qui nous est vraiment précieux ? Que mettrions-nous dans notre valise lors d'un départ, si nous ne pouvions en emporter qu'une seule ? Vous me direz à juste titre que c'est bien là une question de riche, car quand on a le ventre vide, quand on a faim, la réponse est assez simple ! Mais lorsque la vie nous a gâtés, la question devient plus compliquée... quelles richesses voulons-nous vraiment accumuler ? Lorsqu'une personne doit quitter son appartement ou sa maison dans laquelle elle a accumulé toutes sortes de choses durant sa vie pour se rendre en EMS, la question devient urgente. Je suis frappé de voir combien certaines personnes arrivent, malgré le dépouillement de leur condition et l'abandon de la plupart de leurs biens matériels, à garder une grande richesse intérieure, parce que ce qu'elles ont vécu les ont nourries au plus profond d'elles mêmes. C'est aussi ce que dit chaque année aux catéchumènes Mme Rouget, elle qui a été déportée dans le camp de Ravensbrück durant la dernière guerre, quand elle encourage les jeunes à se nourrir de culture et de foi, des richesses qu'on ne pourra jamais leur prendre...

Cette parabole de Luc nous rappelle, si besoin est, la fragilité de notre existence et celle de Matthieu la fragilité de nos biens, leur caractère tellement éphémère. Encore une fois, c'est tellement facile à dire, mais c'est tellement vrai : on voit si souvent des personnes à l'aise matériellement, mais d'une telle pauvreté intérieure et dans un désert relationnel ou affectif. Non tout ne s'achète pas, même si notre société aimerait bien nous le faire croire !

Lorsque nous essayons, comme nous le faisons tous, nous qui sommes ici ce matin, d'être ouverts à une recherche spirituelle, nous sommes constamment tirillés entre le monde matériel et le monde spirituel. Et les exemples d'une mère Teresa ou d'un abbé Pierre qui ont tout quitté, tout donné pour vivre avec les pauvres aiguillonnent notre esprit et attisent notre mauvaise conscience. Nous avons encore trop de biens ! Nous sont-ils tous vraiment indispensables ? Mais en même temps si nous avons une famille, par exemple, nous devons en être responsables et nous ne pouvons pas vivre que d'amour et d'eau fraîche.

Il y a les factures à payer, nous vivons dans un monde qui ne nous laisse que peu de marge de manœuvre. Il n'y a qu'à voir hélas le succès de notre Epicerie solidaire à la paroisse qui permet à de nombreuses familles de recevoir non pas du superflu, mais bien l'élémentaire...

Mais le dire, c'est reconnaître qu'il a toujours une marge de manœuvre et c'est là que notre responsabilité et notre liberté doivent s'exercer. Nos besoins biologiques ont une certaine tendance à être tyranniques et si nous nous laissons faire, bientôt, nous ne sommes plus chez nous dans notre vie mais nous sommes possédés par nos possessions, nous sommes pris d'une sorte de fièvre. Prendre le contrôle n'est pas facile, il s'agit de faire glisser petit à petit notre esprit aux commandes et que nos possessions apprennent qui est le chef. Chaque fois que nous arrivons à arracher quelque chose du domaine matériel (des possessions, des efforts ou du temps) pour une raison spirituelle, c'est une victoire qui nous grandit, qui nous libère, qui nous rend un petit peu plus fort. Même quand on arrive, par exemple, à accepter de payer pour visiter une exposition ou à faire des gammes au piano, c'est déjà une démarche. Mais alors, quand on arrive à décider de mettre le matériel au service de la foi, de l'espérance et de l'amour c'est à chaque fois une victoire, et même plus que cela, c'est une œuvre de construction, c'est une bénédiction.

Calvin fut un des premiers à porter un regard nouveau sur l'argent. Calvin ne qualifie pas l'argent de bien ou de mal. Etre riche n'est pas un péché en soi, tout dépend de l'usage qu'on fait de l'argent, de la relation que l'on a avec l'argent. Mais plus on a de l'argent, plus notre responsabilité est grande. Calvin écrit : « Que celui qui a beaucoup n'en abuse point en gourmandise ou intempérance, en somptuosité ou en choses superflues, en orgueil ou en vanité ... mais il a le devoir d'aider ses prochains et les subvenir ».

Trop souvent nos possessions nous possèdent, l'argent devient notre maître ; l'argent doit rester à sa juste place... C'est ce que Jésus souligne déjà avec ses paraboles. Si l'argent peut devenir Mamon d'injustice, véritable Dieu par lequel on veut prétendre mesurer la valeur des êtres humains, il ne peut en aucun cas nous protéger de ce qui nous fait le plus peur, notre fragilité et notre mort. Et si l'on prend un autre célèbre passage (toujours chez Luc, ce n'est pas un hasard!), celui de Zachée, on voit combien l'argent avait isolé Zachée. En venant dans sa maison, Jésus le convertit et du coup il convertit la fonction qu'il attribuait à l'argent car cette fois-ci il le donne. Et réciproquement, c'est dans cette conversion de la fonction de l'argent qu'il se convertit. L'argent est donc un instrument de conversion dans bien des sens. Il permet de convertir une chose en une autre chose, une pièce en un pain par exemple; il permet de convertir la joie en tristesse en dépouillant autrui, en l'affamant ... et la tristesse en joie en donnant, en rassasiant. Il convertit la relation en séparation ou en liaison. Il coupe de Dieu, comme il lui permet de se manifester. La leçon évangélique sur l'argent est finalement au plus près de sa nature étrange : l'argent n'est pas une chose mais une relation aux choses et aux personnes.

Il n'est donc ni bon ni mauvais en lui-même, mais quiconque veut en faire une chose en soi et le poursuivre pour lui-même pervertit sa relation aux choses et aux personnes. D'où la belle formule de Daniel Marguerat : « il faut profaner l'argent », ce n'est ni un dieu ni un temple, il est fait pour l'échange et pour la vie ; il est bien ce bon serviteur et ce très mauvais maître.

Le temps liturgique de l'offrande est donc un moment important dans le culte. Pas tant ou pas seulement pour l'argent qu'il rapporte (notre trésorier me pardonnera !), mais plus pour le rappel symboliquement fort qu'il nous adresse que l'argent ne doit pas devenir notre maître. Le fait de pouvoir en donner, même modestement, est un signe que nous ne sommes pas prisonniers de notre argent.

[Je ne peux pas en disant cela m'empêcher de penser à ce couple dont je préparais le mariage et qui ne voulait pas qu'il y ait une offrande lors de leur culte de mariage. C'était pourtant un mariage somptueux ! « On ne va quand même parler d'argent ce jour-là me disaient-ils »]

Charles Singer a écrit ces belles lignes à propos du partage « donner une part de soi que l'on possède, le donner sans espoir de retour, se priver uniquement pour que le prochain puisse se tenir debout (...) donner une part de ce qui m'est destiné (...) est contraire à la loi de la vie. Pour vivre, le vivant doit d'abord penser à lui (...) Avec le partage, la loi de la vie change de sens puisque je prends conscience que l'autre est aussi important que moi. Ce qui est pour moi, je le divise pour que l'autre puisse en prendre, s'en servir et en vivre (...) Le partage est un acte par lequel l'être humain dépasse sa condition »

Dans plusieurs paraboles de Jésus, dans celle que nous venons de lire ce matin, dans celle du riche et de Lazare (toujours et encore chez Luc !), c'est paradoxalement la mort qui vient rappeler les vraies valeurs de la vie ... mais il est alors un peu tard ! Toute la question qui nous est posée est celle de savoir comment nous pouvons apprendre cette leçon plus tôt ? Le geste de l'offrande y contribue certainement en nous aidant à ne pas nous laisser dominer par le souci des choses. A celui qui renonce à accumuler des richesses, à celui qui renonce à posséder le monde, celui-ci lui est rendu comme un don ! Il ne s'agit pas pour nous de renoncer à toute forme de biens matériels. Nous sommes appelés à vivre dans le monde et le monde ne nous permet pas une telle ascèse. Mais le bon usage du monde plaide pour un ascétisme modéré, qui n'a rien à voir avec le mépris du monde. Il est au contraire un exercice de reconnaissance, reconnaître tout ce que nous avons reçu dans le but de nous "dé-fasciner" des choses, de nous libérer de l'illusion qu'elles pourraient, parce qu'elles sont notre œuvre, garantir notre vie.

Jamais, non jamais nos richesses ne pourront garantir notre vie, ni même lui donner sens, révéler sa vraie valeur. L'homme de notre parabole a fini par apprendre cette vérité, mais hélas un peu tard pour lui.... Et nous ? Saurons-nous découvrir cette vérité de notre vivant ? Peut-être que le modeste geste de l'offrande pourra nous y aider ?

Amen